



Pénélope Frédérique Douet

Le Secret de l'Escalumade

Roman



Du même auteur :

Poussières de solitude

Sélections 2010

Prix du premier roman

Prix Orange du livre

EXTRAIT

*À toutes les femmes qui ont aimé leur roi Réal ;
À tous les hommes qui ont aimé leur reine Réale ;
À toutes les Escalumades qui ont fait voyager ces
amants.*

Préface de Matila Malliarakis

Madame, Monsieur,
Jouvenceau, Jouvencelle,

Voilà un livre aux cinq ailes, qui m'aura mené sur la mer au-dessus des montagnes.

Mais je me garderai bien de te dévoiler Le secret de l'Escalumade.

Lorsque j'ai lu le roman de Pénélope Frédérique Douet, je fus ce lecteur étonné. Comme s'il s'agissait de mon premier livre, de ma première histoire, de mes premières vacances près du Bassin d'Arcachon. Je me suis laissé guider par la magie de l'instant. Mais comment ? S'agit-il de la nymphe marine ? Des fées ? De l'ami renard ? De mon doux pays des Espagnes ? De ces hérétiques châteaux ? Du gardien de phare du Cap-Ferret, dans un coin du tableau, témoin attentif et silencieux, capable de lire la mer comme un livre, vague après vague ? De l'histoire de ce roi qui vécut de l'avoir rencontrée ? Est-ce une histoire à taille

humaine ? C'est un peu tout cela et c'est l'amour. Ce mot immense que nous perdons et recherchons comme nos lunettes que nous avons sur le bout du nez. Ce mot immense pour laisser de la place à tout le monde. Les rêveurs sont réalistes et ce sont peut-être des amoureux au bout d'un monde que je connais. Un monde en ruines mais dans lequel les enfants peuvent encore jouer dehors – comme un trait d'espoir. Un mot qu'il faut arroser une fois par semaine et même d'avantage.

Comme ce mot, que tu sois une dame, un sieur, un jeune homme ou une jeune femme, ce livre n'est pas carnivore chacun peut y aller les yeux ouverts.

Je te souhaite une bonne lecture.

J'aime, et je sais répondre avec indifférence ;
J'aime, et rien ne le dit ; j'aime, et seul je le sais :
Et mon secret m'est cher, et chère ma souffrance ;
Et j'ai fait le serment d'aimer sans espérance.

Alfred de Musset – À Ninon – 1837

Prologue

Cet été là, par une nuit sans lune constellée d'étoiles, alors que je nageais sous la voûte étincelante des cieux, une lumière blanche fluorescente éclaira soudain l'extrémité de mes bras. Entourant mes poignets d'un étrange halo, elle suivit les mouvements de chacun de mes membres, les prolongeant dans leur course lente contre le faible courant de la marée haute. Des fées venaient de s'inviter au bout de mes doigts. Leurs silhouettes graciles dansaient sous mes yeux émerveillés. Combien de fois dans ma vie avais-je laissé les flots, enveloppés de nuit, porter mon corps nu abandonné à la caresse de la fraîcheur de l'eau ? Je ne sais. Pourtant, jamais une telle féerie n'avait encore illuminé mes bains nocturnes et solitaires.

Pendant mon enfance, lors de veillées hivernales où se retrouvaient les gens de la mer, alors que les enfants sages doivent rejoindre le monde des rêves, je restais cachée derrière la porte de ma chambre pour surprendre quelques secrets. Dissimulée par la

complicité du silence et de l'obscurité, j'avais entendu des marins, groupés autour du vieux poêle à bois, chuchoter entre eux des histoires sur l'apparition de certains phénomènes lumineux que la science attribue à la présence théorique, dans les océans du monde entier, de phytoplanctons bioluminescents, de phosphore ou de champs électriques. Toutefois très peu d'entre eux, du capitaine au moussaillon, avaient eu le mystérieux privilège de s'y trouver immergés. Ces quelques rares élus, dont les superstitions étaient tenaces, croyaient davantage en des phénomènes paranormaux qu'en une cause rationnelle. Ils en gardaient tous un souvenir intense sur lequel ils ne s'épanchaient guère par crainte de passer pour des âmes possédées.

C'était donc à mon tour de baigner dans cette fantasmagorie. Les premières secondes de surprise passées, je me laissais guider par la magie de l'instant. Comme s'il s'agissait d'un jeu puéril, je bougeais mes pieds et mes mains dans un désordre volontaire pour intensifier les raies de lumière dansante. Plus je m'agitais, plus je distinguais des formes chimériques, telles des silhouettes humaines frêles et éclatantes, qui, peu à peu, se précisaient, se dessinaient même très nettement à la surface de l'onde.

Une fée plus grande que les autres se détacha légèrement du groupe. Elle était longue et fine. Le haut de son corps se perdait à la lisière de l'obscurité des flots. Ainsi, sa chevelure semblait très brune alors

que son pourtour, comme une aura plus claire, était ceint de vifs reflets d'argent. La forme de ses jambes était un curieux mélange qui allait, selon la malice des vagues, de la simple queue de poisson à la complexité des tentacules d'un céphalopode extravagant. Comme amarrée à mes ongles, son intensité variait en fonction de la lumière. Ses membres supérieurs flottaient comme deux voiles cousues de rubans translucides.

La grande fée se mit à chanter. À l'étonnement de mon regard, elle sut que je l'entendais. Alors, elle prononça quelques mots dont je ne perçus pas immédiatement le sens. Les vibrations de sa voix rebondissaient en écho sur les coques des navires avoisinants comme l'aurait fait un musicien sur une batterie, jouant des variations longues sur les étraves en bois et des *accelerando* sur les carènes synthétiques. Les amarres vibraient comme des instruments à corde pour accompagner la mélodie alors que le clapotis des vagues et les haubans des voiliers semblaient se jouer des improvisations du vent, suivant la cadence fantaisiste d'une horde de harpies.

Ce savant mixage d'intonations graves et de musicalités métalliques offrait au langage de la fée la richesse d'un ensemble musical digne d'un orchestre philharmonique. Enfin, phrase après phrase, certains sons me devinrent familiers. Ainsi, je saisis le sens de son discours qui peu à peu berça mon oreille.

Cependant, loin de comprendre d'une manière intelligible la conversation telle que nous la concevons au quotidien, j'eus quelques difficultés à prononcer son nom. M'approchant au plus près de la phonétique pour ne pas trahir son identité, je la baptisai Galène en hommage à la déesse grecque des mers calmes.

Galène, dont la forme claire se précisait dans la noirceur de l'eau, me sourit quand les autres nymphes continuaient leur danse souple et gracieuse à la périphérie de mes mains. Elles ne pouvaient pas être le fruit de mon imagination. Elles n'étaient pas non plus la révélation, soudain cartésienne, de la magie des Jacquets, mon village natal au cœur duquel mes racines sont implantées profondément dans le sable de sa plage. Non, les Jacquets n'y étaient pour rien, même s'ils sont pour moi un monde à part où les fondements de ma vie prennent la place de tous les faux semblants dont j'entretiens, ailleurs, l'illusion.

La fée Galène avait une histoire à conter et je devais l'entendre. Avant de sombrer dans l'irréel, doucement balancée par l'onde sombre et fluide, je jetais un dernier regard vers l'horizon. Au large, un grand voilier sorti d'un autre âge, enveloppé d'un halo de brume blanche, semblait glisser vers un destin mystérieux. J'aperçus une fois encore la lueur du phare du Cap-Ferret qui, toutes les cinq secondes verse l'espoir dans les yeux des marins égarés et l'aventure dans le cœur des navigateurs en partance.

Accompagnée par cette clarté qui apprivoisait ma